

DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE ARABE AU QUATORZIÈME SIÈCLE

Dr. MOHAMED DOWIDAR*

I

Le lent processus, par lequel l'économie politique s'est assurée, en tant que science, une existence reconnue, a eu lieu au cours de la période s'étendant du dix-septième siècle jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. Bien avant le début de cette période, et avec l'essor du mode de production capitaliste, la pensée économique a été transformée par le chemin à la constitution de l'économie politique pendant la dite période. On peut donc associer la formation de notre science au mode de production capitaliste.

Mais à l'ère pré-capitaliste, une pensée économique, et non pas une science économique, existait. Au cours de cette ère, qui couvre, pour l'Europe, l'Antiquité et le Moyen-Âge, cette pensée économique ne se distingue guère des autres formes de la pensée.

Dans les livres sacrés de l'Antiquité, il s'agit plutôt d'impressions relatives aux faits économiques de l'époque en question, d'expressions idéologiques qui n'ont rien à voir avec l'analyse scientifique.

Chez les Grecs. (surtout Platon, 427—347 avant J. C., et Aristote, 384—322 avant J.C.), la pensée économique se trouve au sein de la philosophie. Leur raisonnement économique est incorporé à leur philosophie générale de l'Etat et de la société qui est une société esclavagiste.¹

*Professeur adjoint d'économie politique à la Faculté de Droit d'Alexandrie.

1. Cf. Platon, *The Republic* (H.D.P.Lee) The Penguin Classics, London, 1954.

Aristote, *La Politique* — Traduit par J. Tricot, Librairie Philosophique, J. Vrin, Paris, 1962.

Les Économiques, Même traducteur et même maison d'édition, 1958.

Ethique de Nicomache. Traduit par J. Voilquin, Flammarion, Paris, 1963.

Au Moyen-Age, dans la société féodale européenne, c'est de la théologie qu'il faut démêler la pensée économique.¹

Dans l'empire de l'Islam, dans une société fondée sur la petite production marchande, c'est-à-dire dans une société où la production et l'échange des marchandises sont effectués par de petits producteurs indépendants possédant leurs moyens de production (à part la terre dans une grande mesure), à côté, bien entendu, d'une production de biens de subsistance; dans cette société, la pensée économique se trouve dans l'étude de l'histoire ou de la philosophie de l'histoire.

Traitant de cette pensée économique arabe, nous tâcherons de présenter la pensée économique de deux penseurs relative à deux phénomènes économiques :

- l'un appartient aux phénomènes monétaires, étudié par El Makrizi, et
- l'autre est le phénomène de la valeur, analysé — et nous disons bien analysé — par Ibn Khaldoun.

II

EL MAKRIZI, Taquéi-el-din Ahmed Ben Ali, est un historien égyptien qui a vécu de 1346 à 1245. Dans un de ses ouvrages, "Ighassat al-ouma bikachf al ghouma : Tarij al majahat fi misr", rédigé à la suite d'une longue période de famine qui couvrit les années 1376—1388, El Makrizi traite de l'histoire des famines en Egypte. Il s'agit là d'une étude de la crise économique dans l'économie pré-capitaliste. Au point de vue méthodologique, la structure de l'ouvrage est très logique : le livre est présenté sous la forme de quatre chapitres; dans le premier, l'auteur nous offre un panorama historique des famines que l'Egypte a subies au cours de l'époque islamique. Ce chapitre a une nature descriptive. Dans le deuxième, l'auteur traite des causes des famines, en général, et de celles de son époque en particulier. Une fois les causes exposées, l'auteur montre les effets de la situation d'une crise sur le peuple en distinguant, dans la société égyptienne, sept catégories sociales : Les gens de l'Etat- c'est-à dire ceux qui occupent les postes-clés dans la hiérarchie administrative—, les commerçants riches et les gens aisés; les

1. C'est l'oeuvre des scolastiques qui domine s'étendant sur plusieurs siècles. Cf. M.de Wulf, *An Introduction to Scholastic Philosophy*, Dover, Inc., New-York, 1956.

commerçants moyens; les agriculteurs — et il distingue ici les agriculteurs riches des paysans—; les “pauvres” — la majorité des savants et des étudiants et les petits fonctionnaires; les artisans, les personnes des professions libérales et les salariés; et finalement les nécessiteux vivant de charité en marge de la société. Cela fait l’objet du troisième chapitre. Enfin, dans un quatrième chapitre, l’auteur suggère quelques remèdes pour sortir d’une telle situation et pour l’éviter dans le futur. Et ici il met l’accent sur la nécessité de s’attaquer au problème de la monnaie utilisée dans la vie économique. Quant au genre de la monnaie, il est pour une monnaie en ‘or’ et en ‘argent’, pas en autres métaux; et quant à la quantité de la masse monétaire, qu’elle ne soit pas exagérée et qu’il faut la réduire dans une telle situation.¹

S’intéressant aux problèmes économiques, El Makrizi avance des idées pénétrantes concernant les phénomènes monétaires. En décrivant les différentes famines vécues par l’Egypte, on voit clairement qu’il s’agit d’une situation caractérisée par une sous-production de valeur d’usage. Une telle sous-production est provoquée, toujours selon notre auteur, par des causes naturelles et autres. En traitant des causes des famines en général, El Makrizi parle des causes extra-économiques (naturelles : la défaillance du Nil en Egypte, le manque de pluie dans d’autres pays, les calamités naturelles)². Mais en ce qui concerne les famines de son époque, il existe des causes autres que les naturelles, à savoir :

1. La corruption de l’administration, un facteur qui produit un effet direct sur la production dans une société où l’Etat, et l’Etat centralisé, a toujours joué un rôle prépondérant³. A cette corruption, s’ajoute la pratique monopolistique de l’Etat. Pendant la famine, de grandes quantités de céréales se trouvaient entre les mains des ‘gens de l’Etat’⁴ grâce à l’imposition d’un taux très élevé, sans précédent, d’impôts en nature. Le public ne pouvait accéder à ces céréales qu’en payant les prix imposés par les “gens de l’Etat”.

2. L’augmentation de la rente foncière ainsi que le prix des semences et les salaires des travailleurs agricoles (dont le nombre a beaucoup diminué)⁵, De plus, les heures corvéables pour la construc-

1. Cf. l’édition de Dar Ibn El Walid, Beyrouth, 1956.

2. El Makrizi, op. cit. p. 41.

3. Ibid, p. 43 — 45.

4. Ibid., p. 42.

5. Ibid., p. 42.

ction et la reconstruction des rives des canaux d'irrigation augmentèrent¹. Tous ces facteurs avaient des effets défavorables sur la production agricole surtout dans une ambiance d'oppression et d'injustice de la part de l'administration, qui ont poussé les paysans à quitter la terre.²

3. Le facteur monétaire. El Makrisi trouve dans l'augmentation de la quantité de la monnaie en circulation, et surtout à propos d'une certaine sorte de monnaie métallique, une des causes de l'augmentation du niveau général des prix, puisqu'il parle de l'augmentation des prix de toutes les marchandises et de tous les services.³ Et en traitant de cette cause, El Makrisi donne une brève histoire de la monnaie en Egypte : de l'utilisation de la monnaie d'or (le dinar); de l'introduction, au dixième siècle, de la monnaie d'argent (le darhem) utilisée, au début, pour le paiement des dépenses quotidiennes des ménages, et ne recevant une acceptation générale qu'au treizième siècle⁴ de l'utilisation des marchandises autres que les métaux, dans les différentes régions de l'Egypte, pour régler le paiement des petites transactions ayant une valeur très minime; de l'introduction très timide au début, de la monnaie de cuivre (le fous) dans ces petites transactions, pour qu'elle devienne la monnaie dominante au treizième siècle⁵. C'est l'augmentation de la quantité de cette dernière monnaie, au détriment d'ailleurs de la monnaie d'or et d'argent, qui représente l'une des causes de l'augmentation des prix.

Ainsi, El Makrisi met en relief l'effet du facteur monétaire ou plus précisément la quantité de monnaie, sur l'ensemble de la vie économique; à travers son effet sur le niveau général des prix, représentant donc une anticipation de la théorie quantitative de la monnaie⁶. En

1. Ibid., p. 46.

2. Ibid., p. 44.

3. Ibid., p. 42.

4. Ibid., p. 64—66.

5. Ibid. p. 66 — 71.

6. Selon la formule plus élaborée de cette théorie, établie par Irving Fisher (économiste américain de l'Université de Yale, 1867—1947) qui introduit la monnaie scripturale et la vitesse de circulation, la théorie se présente comme une équation des échanges : $MV + M'V' = PT$, où M = quantité des espèces en métal et en billets; V = vitesse de circulation de ces espèces; M' = volume des dépôts bancaires; V' = vitesse de circulation de ces dépôts; P = prix moyen des transactions; T = volume des transactions. Cf. J. Marchal et J. Lecaillon, *Les Flux monétaires*, Editions Cujas, 1967, p. 678 et sqq.

outre, El Makrisi remarque qu'au cours de la période de famine où les biens sont rares et les prix élevés, à savoir, une situation de pénurie, et avec l'existence de deux sortes de monnaie, d'argent et de cuivre, monnaie d'argent commence à disparaître du marché faisant place à la monnaie de cuivre. Car la hausse des prix signifie une baisse du pouvoir d'achat de la monnaie. Il sera plus avantageux, pour les individus, de transformer les pièces faites d'argent, (un métal plus précieux que le cuivre) en métal, pour l'utiliser en tant que tel¹ (dans la fabrication des bijoux et des ustensiles) dans une situation où existent deux monnaies fabriquées de deux métaux dont un est plus précieux que l'autre — une situation de "bimétallisme" — la mauvaise monnaie chasse la bonne. C'est là une anticipation de la loi dite de Gresham².

III

Pour IBN KHALDOUN, Abdelrahman, philosophe ou sociologue de l'histoire, né à Tunis en 1332 et vivant en Afrique du Nord (dans le sens large du mot) jusqu'en 1406, bien connu par ses "Prolégomènes ou AL-Muqaddema"; pour lui, qui s'intéresse aux problèmes économiques en tant que tels³, la richesse des nations réside dans les "produits des arts et des métiers". Ces produits, les biens, peuvent être soit nécessaires, soit produits de luxe.⁴

Les modes d'acquisition de ces biens sont l'agriculture, l'industrie (qui exige une formation (technique) laquelle vient de l'enseignement et

1. El Makrisi, op. cit., p. 71 — 72.

2. Sir Thomas Gfesham, un banquier, commerçant et entrepreneur anglais, 1519—1579. "Cette loi se trouve déjà exposée par Aristophane, Oresne, N. (penseur scholastique, 1320 — 1382) et, à tout le moins, par quelques autres auteurs du XVI^e siècle". Dictionnaire des Sciences Economiques, Tome I, p. 588.

3. Il consacre aux problèmes économiques le chapitre V de son ouvrage, intitulé : Comment gagner sa vie : Le gain et les métiers. Discours sur l'histoire universelle, Al-Muqaddima, Librairie commerciale, Le Caire (en arabe), P. 380 — 429.

4. Les produits de "première nécessité : l'alimentation : le blé, l'orge, les fèves, les pois-chiches et autres comestibles, l'oignon et l'ail" se vendent sur le marché. Il y a aussi "les produits de luxe comme les condiments et les fruits" Ibid, p. 362— 3.

de l'observation personnelle¹), le commerce², et les autres services. Toutes ces activités sont naturelles³, avec une seule exception; "servir un maître n'est pas un moyen naturel de gagner sa vie". Par maître, Ibn Khaldoun entend le gouvernement⁴ et "ceux qui vivent dans le luxe et sont trop fiers pour s'occuper eux-mêmes de leurs besoins, ou sont incapables de le faire vu la mollesse de leur éducation"⁵.

L'activité économique se base sur la division de travail. Et il s'agit ici de la division professionnelle du travail. "Les hommes exercent de très nombreux métiers, résultat du travail considérable des pays civilisés. Ils sont si nombreux qu'ils sont innombrables". Mais les métiers de base menuisent, selon Ibn Khaldoun, l'agriculture, la construction, la couture, la menuiserie, le tissage, l'obstétrique, la calligraphie, la production des livres, le chant et la médecine"⁶. Il se contente d'étudier en détail ces métiers de base.

1. "Un métier (siná'a) est une aptitude acquise dans le domaine du travail et de la pensée". "L'habileté d'un artisan dépendra de la qualité de sa formation, c'est-à-dire, du talent de son instructeur". Ibid, p. 399 — 400.

2. "Par le mot commerce", on désigne la recherche du profit par l'augmentation du capital, en achetant bon marché ce qu'on revend très cher". Ibid., p. 394.

3. Comparer Aristote qui ne considère pas le commerce comme une activité naturelle; mais dans la société musulmane du quatorzième siècle, le rôle du commerce était déjà très important, d'où l'opinion d'Ibn Khaldoun.

4. "Tout sultan a besoin de serviteurs, de soldats, de policiers, de secrétaires, pour toutes les branches du commandement et du pouvoir". Ibn Khaldoun, op. cit., p. 383 — 4.

5. Bien qu'elle soit non naturelle, "servir son maître" est une activité exercée dans la société". Malheureusement l'homme se laisse entraîner par l'habitude. car l'homme n'est pas l'enfant de sa famille: il est le fils de ses habitudes", Ibid., p. 38

6. Ibid. p. 405.

7. Cf. Ibid., p. 406 — 28. On sait que Adam Smith s'est beaucoup intéressé à l'étude de la division du travail, et plus précisément à la division technique du travail, au sein de l'entreprise capitaliste (Voir chapitre I, II et III du livre I, *An Inquiry into the Nature & Causes of the Wealth of Nations*). On sait aussi que W. Pitty a bien étudié le phénomène (voir *Arithmétique Politique*, p. 282 — 3 et p. 521) Certains auteurs (cf. G. Amin, *Principes de l'analyse économique*, Le Caire, 1967, p. 193.) soutiennent qu'Ibn Khaldoun a bien avant Smith, saisi le phénomène de la division, du travail, Cela manque, à notre avis, de précision. Car, tandis qu'Ibn Khaldoun étudie, au cours du 14^e siècle, la division professionnelle du travail, A. Smith s'intéresse, suivant les pas de W. Pitty, à la division soit disant technique du travail, phénomène devenant frappant au sein de l'entreprise capitaliste du dix-huitième siècle.

Quant à la valeur, à laquelle Ibn Khaldoun consacre la première section du chapitre traitant des problèmes économiques¹, il affirme que tout enrichissement est, en dernière analyse, le produit du travail des artisans : «le travail de l'homme est nécessaire à toute acquisition, à tout capital. Quand la source de l'acquisition est le travail personnel, comme dans l'exercice d'un métier, la chose est évidente. Elle l'est moins quand il s'agit d'animaux, de plantes ou de mines (il veut parler de l'agriculture et du travail des mines, M. D) : pourtant, comme on peut le voir, c'est encore l'effet du travail de l'homme. Sans lui, point de profit et nul avantage''².

Le travail est donc, pour Ibn Khaldoun, la source de la valeur.. Un peu plus loin, il nous dit que l'utilité est la condition de la valeur; pour que le produit ait une valeur, il faut qu'il soit socialement demandé³

Ibn Khaldoun élargit cette notion de la valeur : si les prix⁴ des denrées d'alimentation en Espagne sont plus élevés qu'en Afrique du Nord, c'est parce qu'il faut un travail plus long et une quantité plus grande «des frais qu'entraîne l'agriculture''....., l'emploi du fumier par exemple; et non pas parce que les vivres y sont plus rares.⁵ Ici, contrairement aux scolastiques, ce n'est plus la détermination du juste prix, c'est l'explication des prix courants qui est recherchée.

Voilà donc le résultat de l'analyse d'Ibn Khaldoun : une théorie de la valeur travail formulée sous une forme générale qu'il poussera même

1. Cette section est intitulée'' Subsistance et Profit : le gain représente la valeur du travail'', op. cit., p 380 et sqq.

2. Ibid., p. 381. Voir aussi p. 382 et Ch., IV, Section 11, intitulée : La prospérité est due à la démographie; p. 360 et sqq.

3. «En effet, les métiers ne peuvent se développer que si on les recherche s'ils ont beaucoup de demandeurs''. Ibid, p 403. Et aussi, «tous les marchés sont approvisionnés selon les demandes du public'', p 362.

4. La notion du prix implique celle de la monnaie. A propos de cette dernière, Ibn Khaldoun nous parle de «l'or et l'argent, comme (étalon de la) valeur du capital. Aux yeux des hommes, c'est: par excellence ce qui constitue les trésors et la propriété. Même si, dans certaines circonstances, on acquiert autre chose, c'est uniquement pour pouvoir, finalement, la convertir en or ou/en argent''. Ibid, p 381. C'est déjà la monnaie conçue dans l'échange de type : argent-marchandise argent.

5. «Quand on parle de la cherté de la vie en Espagne, on croit qu'elle est due à la rareté des vivres et des grains. Mais ce n'est pas le cas La véritable cause est ce que nous avons mentionné ci-dessus''. Ibid, p364.

jusqu'à une anticipation du concept de la plus-value.¹ "les bénéfiques des hommes influents de la terre représentent l'appropriation du travail gratuit ou de tributs d'autrui".²

C'est le problème de la valeur qui se trouve au centre de l'économie politique et qui sera ainsi traité trois siècles plus tard par W. Petty³, considéré comme le fondateur de l'économie politique en tant que science. Pourquoi Ibn Khaldoun n'est-il pas alors considéré comme le fondateur de cette science? Cela peut être attribué au fait qu'Ibn Khaldoun n'a pas traité les autres problèmes économiques d'une manière systématique afin de dégager les lois objectives régissant les phénomènes économiques. Ce qui peut s'expliquer par le fait que l'agriculture, où la période de production est assez longue, faisait l'activité économique dominante malgré un certain épanouissement de l'activité du commerce. De plus, cette agriculture était effectuée par de petites unités isolées. Le rythme de la répétition de l'activité économique est donc lent. D'où la difficulté d'observer la régularité de l'activité économique.⁴

Il n'en demeure pas moins qu'Ibn Khaldoun, au sein d'une société fondée sur la petite production marchande, fait figure de précurseur. Il faudra un nouveau et profond bouleversement du mode de production de la réalité économique, pour que l'homme puisse prendre conscience de toutes les contradictions contenues dans la production des marchandises et dans la marchandise elle-même, pour que l'économie politique puisse effectivement naître en tant que science. Ce qui sera réalisé à l'ère capitaliste, ère de la production marchande généralisée.

1. Il arrive même à entrevoir la réduction du travail complexe au travail simple "il y a des métiers qui sont simples, et il en est d'autres qui sont complexes On commence par enseigner ceux qui sont simples qui concernent les nécessités de la vie et dont on a le plus grand besoin. C'est donc par eux que l'on commence, mais leur enseignement est assez imparfait. Cependant, l'esprit humain ne cesse de perfectionner tous les arts, du simple au complexe, en passant de la théorie à la pratique, par la découverte successive d'une chose après l'autre jusqu'à la perfection". Ibid, p 400.

2. Ibid, p. 389.

3. Pour Petty "la question la plus importante de l'économie politique" sera celui de réduire l'une des deux sources de la valeur, le travail et la nature, à l'autre, c'est-à-dire, trouver le rapport naturel entre la terre et le travail de manière à pouvoir exprimer la valeur par un seul de ces deux termes". Voir l'Anatomie politique de l'Irlande, p 204 et Traité des taxes et contributions, p 43 — 44.

4. Il faut attendre le dix-huitième siècle pour que la régularité de mouvement, dans le domaine des phénomènes économiques, s'impose aux observateurs. Cela a été du à l'apparition d'un marché national qui a unifié et coordonné toutes les activités économiques de la société, ainsi qu'à l'essor de l'activité industrielle comme activité dominante, avec laquelle s'accéléra le rythme de la répétition des actes économiques.